

RECENSION

SOPHIE AUBIN

Universitat de València, Espagne

Discours et savoirs sur les langues dans l'aire méditerranéenne. Teddy Arnavielle et Christian Camps (Éd.). 2009. Paris : L'Harmattan, Collection *Langue et Parole, Recherches en Sciences du Langage*, dirigée par Henri Boyer. 352 p.

L'ouvrage rassemble en sept parties les trente-deux communications d'un colloque qui s'est tenu à Béziers en 2006¹ et fait suite à un volume plus général paru en 2005 : *Langues : histoires et usages dans l'aire méditerranéenne*.² Dès les premières lignes de la présentation, on mesure combien l'esprit du comité scientifique et des coordonnateurs rejoint la philosophie du GERFLINT : « *Le linguiste n'est pas le seul – et c'est heureux – à parler de la langue et des langues. Le philosophe, l'historien, le littéraire, le sociologue, le psychologue, bien d'autres encore, participent au débat.* » (Teddy Arnavielle, Christian Camps : 7). Cette volonté de créer des espaces qui permettent à des chercheurs de disciplines diverses de dialoguer sur ce vaste *territoire des façons de dire la langue et les langues* est logiquement soutenue par la présence de nombreuses langues méditerranéennes : français, catalan, occitan, castillan, grec, latin, arabe, italien...

Nous ne ferons ni un survol rapide de l'ouvrage, ni une sélection arbitraire de textes, ni un rapport détaillé de chaque contribution. Dans le respect de l'ordre voulu par les coordonnateurs, nous optons pour un bref arrêt sur chaque auteur de manière à donner aux lecteurs potentiels une idée de la variété, de la richesse, de la profondeur des sources d'alimentation des discours sur les langues qui s'ouvrent devant eux.

Dans la première partie intitulée *Outils d'études*, nous découvrons six contributions métalinguistiques présentées dans un ordre chronologique, allant du VII^e siècle avant J.C. jusqu'à nos jours, reposant en grande partie sur la gestion d'un Héritage : le latin et sa structure grammaticale classique.

Pascale Hummel (1) retrace l'Histoire de la langue latine, intimement unie à celle de l'hellénisation du monde romain et fait le point sur les recherches en matière de bilinguisme gréco-latin. Contacts belliques et pacifiques entre les peuples de la Méditerranée, singularité des relations politiques, sociales, linguistiques et culturelles

entre les usagers de la langue grecque et ceux de la langue latine (admiration, répulsion, idées reçues, imaginaire, apprentissage obligatoire du grec, intégration des emprunts, néologismes, etc.) ont rythmé le mode de gestion de l'héritage du grec jusqu'à son inclusion dans la culture romaine.

Pierre Swiggers et Nico Lioce (2) analysent le traité en langue occitane de Raimon Vidal : *Razos de trobar* (début du XIII^e siècle). Cette sorte de manuel de bonne composition troubadouresque, qui se situe à la croisée des disciplines, des langues, des cultures, des grammaires, des genres, le tout uni à la personnalité de Raimon Vidal, renseignent profanes et spécialistes sur la fonction de la *parladura de Lemosin* et les règles d'or du bon troubadour : respecter *la propriété du langage et du bon sens* et les règles de grammaire mais *sans contrainte absolue*.

Faisons un bon de quatre siècles et de quelques centaines de kilomètres. Nous voici en Catalogne en 1642, avec Juan F. García Bascuñana, (3) en présence du *Dictionnaire trilingue* (castillan, français, catalan) de l'imprimeur-auteur Pere Lacavalleria, qui sera réédité par son fils en 1647. Point n'est besoin de s'attarder sur la valeur lexicographique et linguistique de l'ouvrage, à moins que l'on ne soit curieux d'observer la facilité avec laquelle on disposait à l'époque librement des travaux d'autrui. En pleine guerre de sécession de la Catalogne (1640-1652), c'est la mise à profit d'une situation politico-linguistique extrêmement délicate entre le catalan, le français et le castillan qui rend intéressant ce *manuel* d'apprentissage trilingue.

Cette prise de conscience de l'enjeu représenté par l'apprentissage des langues est un des nombreux fondements de la *Méthode universelle pour apprendre facilement les langues, pour parler purement et écrire nettement en François* » de Jean Macé éditée en 1651. Francine Mazière (4) ne s'intéresse pas à cette méthode elle-même mais à *la position sur les langues* de ce *lettré*, aussi *commun* que *singulier*. L'étude du rôle que ce *carme* aux multiples facettes (politique, religieux, écrivain et discourant sur la langue et les langues sans être grammairien) a pu exercer dans les débats nationaux sur la construction d'*une langue commune* (le français) est en effet des plus passionnantes.

À l'approche du XVIII^e siècle, avant l'arrivée des philosophes et dans le prolongement de la querelle des anciens et des modernes, Gilles Siouffi (5) reconstitue et analyse une *guéguerre* entre les Français et les Italiens déclenchée en 1687 par Bouhours, auteur d'une *phrase malheureuse* : *Les poètes italiens ne sont gueres naturels, ils fardent tout*. Cette querelle *puérile* aux multiples péripéties durera une vingtaine d'années. Elle représente cependant un profond tournant dans la manière de considérer rhétorique, langage, poétique, discours, parole, aboutissant à l'émergence du concept de langue de part et d'autre de la frontière franco-italienne: *la langue considérée en tant que telle, comme un aspect du langage*.

La virulence avec laquelle les débats sur les langues ont été menés aux XVII^e et XVIII^e siècles contrastent avec la mesure de certains grammairiens du XX^e, marqués à la fois par la grandeur et la discrétion. C'est le cas d'Henri Bonnard (1915-2004) auquel Teddy Arnavielle (6) rend hommage en essayant, sur la base d'une bibliographie volontairement sélective, de résoudre une énigme : comment un grammairien de cette dimension a-t-il pu user d'un métalangage relativement ou franchement décevant, ne pas aller au bout ni au-delà de sa pensée innovatrice ? La réponse serait à chercher dans

la volonté de *se fonder sur un savoir sémantique commun pour construire une grammaire à la fois savante et populaire*. Bonnard pensait en effet, comme Valéry, que *Tout ce qui est simple est faux, mais que tout ce qui est compliqué est inutilisable*.

La seconde partie, *Didactique*, est animée par trois recherches sur l'enseignement-apprentissage des langues: le catalan à Alicante, le grec ancien en Grèce et le Français Langue Etrangère à des étudiants algériens.

C'est un véritable plaisir de lire l'intervention de William Rodriguez (7) dans la mesure où elle contribue, grâce à une méthodologie scientifique rigoureuse de nature sociolinguistique développée sur le terrain d'Alicante auprès de jeunes de 11 à 15 ans, à jeter de la lumière sur la question encore épineuse du choix et de l'usage des termes « catalan » ou « valencien » pour désigner la langue officielle de la Communauté Valencienne et la matière scolaire. Il s'agit alors pour le chercheur de dépasser les profonds conflits diglossiques, sources d'ancrage de représentations mutuelles pour le moins confuses voire dangereuses et de s'orienter vers la formation d'« apprentis socio-plurilinguistes et philosophes » pour mieux vivre la diversité linguistique et culturelle catalane.

La lutte entreprise par Marie-Zoi Fountopoulou et Paraskevi Tsigorianni (8) se déroule également dans le milieu scolaire mais dans le champ de l'analyse des nombreuses erreurs de syntaxe produites par les élèves de grec ancien, malgré les éléments communs qui existent entre le grec moderne et le grec ancien. Fidèles au sens du terme « erreur » en grec ancien (*Je me dérobe à l'attention, je suis dissimulé.*), les auteurs considèrent l'erreur comme un indice positif qui renseigne sur le mode d'organisation de la pensée de l'apprenant. L'interprétation des erreurs répertoriées indique que le problème ne vient pas d'une difficulté propre à l'apprentissage du grec ancien mais à un manque de compréhension du mécanisme d'une langue, *en tant que système de communication*. En outre, le poids de l'importance accordée à l'étude du grec ancien crée des conditions psychologiques adverses pour cet apprentissage. Les auteurs sont néanmoins optimistes en raison de l'application, depuis 2006, d'une réforme éducative tournée vers une approche active, interdisciplinaire et la formation de la pensée critique.

Avec Daouia Hanachi (9), nous restons dans l'analyse des *erreurs* ou plutôt des *écarts* réalisés par des étudiants algériens en première année de licence de FLE. En effet, ceux-ci utilisent systématiquement la préposition *dans* là où il faut employer *en, sur, à, ou pendant*. Il est très intéressant, pour tout enseignant de français, de suivre l'auteur à travers ce périple intra et interlinguistique. Au-delà des approches contrastives grammaticales et linguistiques, pour une véritable compréhension du phénomène, l'auteur renvoie le didacticien à l'étude socioculturelle du *français d'Algérie*.

Six études sont ensuite regroupées dans la troisième partie de l'ouvrage sous un titre formé de trois mots-clés : *Néologie, emprunt, substrat*.

L'étymologie romane du verbe « aller », selon le relevé de Witold Manczak (10), est celle qui a fait couler le plus d'hypothèses : une soixantaine seulement... A la suite des nombreux *savants* qui se sont penchés sur la question depuis le XVI^e siècle à grand renfort de thèses et de commentaires aussi *curieux* que *fantaisistes*, c'est l'hypothèse de Pott (1852) selon laquelle *aller, andar* viendraient de *ambulare* qui est retenue. Pour justifier ce choix, l'auteur propose de réviser la *théorie du développement phonétique*

irrégulier dû à la fréquence, de recourir au calcul des probabilités et affirme que ce *problème n°1 de l'étymologie romane* doit être traité avec méthode, ce qui implique le dépassement du strict cadre de la linguistique romane. La démarche et le ton employés par l'auteur possèdent une tournure plaisante qui rend l'étymologie très attrayante...

Soufian Al Karjousli (11) reconstitue l'histoire d'un métissage linguistique et culturel: l'intégration, dès l'époque préislamique, de mots d'origine étrangère (araméens, hébraïques, éthiopiens, indo-européens, etc.) dans la langue arabe et jusque dans le texte coranique, jetant et rappelant de nombreux savoirs sur les débats, controverses, ambiguïtés, faux-sens qui tournent autour du refus ou de l'acceptation de cette grande diversité d'emprunts, facteur d'enrichissement sémantique et d'évolution de la pensée. L'auteur explique l'étymologie de quelques mots sémitiques, grecs et latins, s'attachant à comparer le sens de ces termes coraniques à celui qu'ils avaient dans leur langue d'origine. Ces exemples de polysémies, glissements de sens forgés à travers les âges suffisent pour renvoyer à l'ampleur de la problématique de la compréhension, de l'interprétation et de la traduction du texte coranique.

La progression des emprunts de l'albanais au français principalement, au rythme de l'ouverture rapide de la société albanaise sur l'Europe, conduit Raul Lilo (12) à faire le point sur les relations linguistiques et culturelles entre ces deux pays et à observer ce phénomène de néologie intensive. L'emprunt direct est de loin le mode d'adoption le plus fréquent avec adaptation rapide à la phonétique et la morphologie de la langue albanaise. Cette grande faculté d'absorption n'efface pas l'inquiétude face au *déferlement* actuel de vocables dont l'emprunt ne permet pas à l'albanais de recourir, comme toute langue, à sa propre capacité d'évolution interne. Si les pratiques langagières décideront, l'auteur constate une forte *mondialisation du vocabulaire politique* et nous met en garde contre toute *négligence* en matière de protection de la langue.

Nous entrons ensuite en contact avec une variété de la langue catalane : le catalan gitan. Jean-Paul Escudero (13) déploie l'éventail de recherches qui pourrait être plus large sans la rencontre d'éléments adverses tels que l'isolement des chercheurs ou la discrétion des usagers. D'où l'ouverture de pistes qui risquent cependant de ne pas aboutir sans le déploiement de savoirs linguistiques et anthropologiques particuliers et de qualités humaines adaptées à cette itinérance.

Jean-Louis Barreau (14) nous invite de son côté à déguster *deux langues romanes à la sauce anglaise* ou à approfondir la façon dont le français et l'espagnol assimilent ou tentent d'intégrer leurs emprunts à l'anglo-américain. Après une rapide reconstitution historique de l'anglicisation de ces deux langues romanes nous passons, avec de nombreux exemples à l'appui, à l'étude comparative des modes d'assimilations phoniques, graphiques, flexionnelles, syntaxiques, sémantiques en fonction des caractéristiques de la langue réceptrice.

Cette partie s'achève sur la contribution de Julie Makri (15), motivée par la volonté de remédier au manque de clarté et de rigueur de la méthodologie de la recherche en néologie. C'est pourquoi son analyse d'un corpus de 10 000 néologismes en espagnol passe par une étude formelle (morphologique), sémantique, syntaxique qui correspond à *trois parties distinctes et complémentaires* de la néologie. Il s'ensuit une définition rigoureuse des divers procédés de création en insistant sur les difficultés propres à la recherche en néologie.

La quatrième partie, intitulée *Représentations, Frontières*, contient cinq contributions, la première en catalan, la seconde en occitan, les suivantes en français, ce qui donne au lecteur l'occasion de se livrer à une lecture suivie en trois langues méditerranéennes.

A partir de l'étude d'un corpus d'archives contenant des transcriptions de dialogues qui se sont tenus lors de procès, Brauli Montoya-Abat (16) donne un visage profondément humaniste des tournants sociolinguistiques qui se sont produits dans le Royaume de Valence aux XVe et XVIe siècles. Le plurilinguisme exceptionnel (catalan, arabe, castillan-aragonais) et une cohabitation relativement pacifique entre les communautés évoluent vers une réduction linguistique (l'arabe d'une part, les langues romanes de l'autre) symptôme de l'opposition religieuse entre chrétiens et musulmans. L'extinction de l'arabe est alors à la mesure des opérations de répression de plus en plus féroces contre les maures. Une haine de la langue arabe, langue des *ennemis de la sainte religion chrétienne* se développe, aboutissant à des cas de refus déclaré de parler cette langue, même si l'on en est capable. D'où l'importance de l'étude de ces interactions authentiques produites dans des contextes ruraux, où le catalan domine et la montée du castillan se fait sentir.

Dans le cadre de la grande variation linguistique de l'occitan, Claudi Balaguer (17) décrit le languedocien méditerranéen. Contrairement à l'idée selon laquelle ce dialecte serait le plus *unifié* de l'occitan, il est en réalité formé de sous-dialectes dont on arrive à faire une description de plus en plus précise : montpelliérain central, montpelliérain occidental, biterrois, narbonnais. L'auteur souligne combien ces sous-dialectes sont en danger au même titre que l'ensemble de la langue occitane. Veiller à la qualité du renouvellement des locuteurs et au renforcement des recherches en dialectologie est ici une priorité.

André Valli (18) pose la problématique du français régional de Marseille en faisant le point sur les méthodes d'analyse de ces *écarts* par rapport au français officiel. L'auteur ajoute deux enquêtes aux études linguistiques existantes et soutient la thèse selon laquelle l'influence du provençal sur le français parlé de Marseille est limitée. Celui-ci tend plutôt à suivre *l'usage familier du français par des locuteurs peu instruits*.

Hervé Terral (19) met en lumière la dimension scientifique et humaine d'Henri Lefebvre (1901-1991), parcourant l'œuvre de ce Béarnais dont l'image ne saurait être réduite à un *sociologue de la modernité* : c'était surtout un grand *observateur des sociétés rurales en mutation*, pyrénéennes en particulier. Il convient donc de se reporter aux idées qu'il a développées sur les rapports région-nation-Europe-mondialité ou sur la fonction des dialectes et des langues.

Anna Bochnakowa (20) donne une *image* (ou un imagier ?) claire et nette de la langue française forgée en Pologne au cours des siècles, à travers la littérature et divers ouvrages métalinguistiques. Pour emboîter le pas de l'auteur, on peut dire qu'en Pologne, malgré un recul par rapport à l'anglais, le français n'est pas exactement une langue « étrangère ». C'est bien une langue *inscrite* à sa manière à la fois dans la langue, la culture, la société polonaise. Soulignons quelques points positifs et originaux de l'héritage de cette Histoire : une langue belle et prestigieuse dont la prononciation est l'élément qui importe le plus, sans oublier le dépassement de l'habitude de ridiculiser ceux qui la parlaient...

Normes est le titre de la cinquième partie dans laquelle six interventions prennent place, les deux premières en catalan, les suivantes en français.

En compagnie de Josep Moran i Ocerinjauregui (21) et Joan Anton Rabella (22), dont les recherches forment une suite chronologique, nous assistons à la scripturalisation et à la formation du catalan, du XI^e au XV^e siècle. Les deux auteurs se rejoignent sur le fait que le catalan, dont les premiers écrits se caractérisent par un certain archaïsme, à la limite de la compréhension possible, atteint à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle un degré exceptionnel de maturité. Le rôle et l'influence de l'expression orale d'une part et de la rhétorique latine d'autre part sont déterminants dans ce processus. La rédaction des premiers textes (plaintes, témoignages, serments) est poussée par des circonstances majeures: l'impossibilité de retranscrire en latin l'originalité des productions orales prononcées en catalan, la nécessité vitale que les textes soient compris par le plus grand nombre de destinataires. A l'issue de la lecture de ces deux contributions nous obtenons non seulement une liste commentée des premiers documents et œuvres écrits ou traduits en catalan mais aussi l'ensemble des facteurs qui ont permis la formation rapide d'une *langue d'état* dont les ressources lexicales et grammaticales ont su répondre aux besoins d'expression dans tous les domaines de la connaissance : administratif, juridique, religieux, littéraire, scientifique, commercial.

Andrea Fausel (23) dépasse largement l'aire méditerranéenne au sens strict puisqu'elle se place dans le *triangle langue-médias-savoir* pour y étudier le rôle des révolutions médiatiques (écriture, imprimerie, Internet) dans les savoirs et discours sur les langues et les langues elles-mêmes. Le lecteur ne risque pas de trouver l'inventaire de ces bouleversements car toute révolution médiatique touche vraiment *tous les domaines du savoir linguistique, toutes les données de la communication*.

Christian Lagarde (24) compare l'occitanisme et le catalanisme. Il rend un verdict qu'il considère aussi *grave* que *sévère* : le premier est *virtuel*, le second est *réel*. Ces affirmations ne sont pas gratuites mais étayées par une démonstration magistrale et un hommage à l'action et la clairvoyance de Pompeu Fabra dans le processus de standardisation du catalan, alors que la question de la codification de l'occitan n'est toujours pas résolue.

Mais revenons à la langue grecque: la réflexion de Christian Papas (25) porte sur ce fameux besoin de rupture du manichéisme qui oppose anciens et modernes, réactionnaires et progressistes auquel notre époque n'échappe pas et dont les langues sont victimes, frappées d'un appauvrissement alarmant. Il *met de l'ordre* dans les *différents grecs* en insistant sur le rôle de la koinè littéraire et vernaculaire, ce qui aide sans aucun doute le lecteur à fuir l'idée réductrice d'une opposition unique « grec ancien/grec moderne »...

La contribution de Maria Carmen Alén Garabato (26) illustre bien la thèse défendue par Christian Lagarde. L'étude d'un corpus de périodiques publiés en langue d'oc entre 1854 et 2005 montre combien la question de la norme est sensible. C'est en parcourant la revue *La Cabreta* que l'on trouve le plus de discours sur la langue, en raison des débats houleux sur le choix de la graphie (phonétique ou étymologique) auxquels se livrent éditeurs, auteurs, lecteurs depuis 1895. A travers les discours portant sur le choix d'une graphie se profilent des enjeux majeurs : identité, étude de la langue, conciliation de l'ancienneté et de la modernité.

La sixième partie de l'ouvrage, *Littérature*, est consacrée à deux horizons bien différents : le roman francophone en Afrique noire, la langue et la littérature catalane ensuite.

Gérard Marie Noumssi (27) mesure le haut degré d'*acclimatation linguistique du français* ou sa faculté d'adaptation à l'identité culturelle et linguistique camerounaise et, de même, l'adaptation des langues camerounaises aux contextes d'écriture francophone. L'étude de deux œuvres de Patrice Nganang fait apparaître un profond *métissage* linguistique propre à la polyglossie qui caractérise le roman francophone en Afrique noire.

Marie-Claire Zimmermann (28) rapporte le discours sur la langue catalane tenu par Pere Gimferrer dans *Dietari* (1979-1980) principalement. Partant des ravages sur la personnalité, sur l'identité, sur l'acte d'écriture provoqués par l'imposition franquiste d'un monolinguisme des plus autoritaires, le message de Pere Gimferrer est clair : malgré la *résurrection* du catalan vers 1969 puis la loi de normalisation linguistique de 1983, la langue catalane est toujours menacée (passivité et désintérets de certains catalans, emplois consciencieux et opportuniste d'un catalan appauvri, etc.). Ce grand poète considère que le maintien collectif du catalan passe par la qualité de sa littérature, facteur de *stylisation de la langue parlée*.

La clôture du recueil, intitulée *Patrimoine*, est également placée sous le signe de cette variété linguistique méditerranéenne puisque le premier article est en castillan, le second en catalan, les deux derniers en français.

José Enrique Gargallo Gil (29) représente une équipe de chercheurs en Espagne menant leurs travaux sur un aspect de la langue populaire : les proverbes qui ont tous la particularité de personnifier les mois de l'année et de renvoyer aux croyances et à la météorologie populaires. Leur corpus n'exclut aucune langue romane, bien que le roumain ne soit pas encore représenté.

Jordi J. Costa (30) nous conduit prudemment sur les chemins de l'onomastique, plus précisément celui de l'anthroponymie, c'est-à-dire l'étude des noms de personnes. Il se situe dans le nord de la Catalogne au XIV^e siècle. Bien que ces recherches présentent une grande complication et qu'il faille se garder de formuler des conclusions précipitées, on ne peut s'empêcher de souligner des remarques surprenantes de nos jours sur des faits courants à l'époque : la présence extrêmement réduite de femmes dans le registre étudié, le fait que lorsqu'une femme figure elle ne porte qu'un seul nom (alors que les hommes en portent toujours deux) et que celui-ci, s'il est sur la liste, est un nom masculin féminisé...

Samia Miossec-Kchir (31) rappelle d'abord que la relation entre l'homme et l'animal est une source inépuisable de production littéraire, de proverbes et expressions populaires. On serait tentée d'ajouter les « interactions » verbales tendres ou violentes... Puis elle élabore et traduit un corpus de 117 proverbes en arabe dialectal tunisien qui mettent en scène une cinquantaine d'animaux. Enfin, elle unit sa recherche à celle de Christian Camps (*Les animaux piégés par les locutions populaires : Étude comparative en catalan, espagnol, portugais et français*) pour vérifier que l'arabe et ces quatre langues romanes se rejoignent sur certains points de la symbolique animal. Ainsi, nous retrouvons sur ces deux rives si différentes de la Méditerranée la bêtise de l'âne, la saleté du cochon ou la noblesse du lion, pour n'en citer que trois...

La soif de lecture enivrante est assouvie par Fahd Touma (32) à travers l'éloge de trois grands écrivains et poètes : Al Jâhiz (775-868), Abû Nouas (vers 757-815) et Omar Khayyâm (vers 1040-1122). Un parcours littéraire « secret », bien arrosé, à lire et à écouter...

Le rassemblement d'une telle diversité est fortement exposé aux lectures partielles, morcelées, orientées vers les centres d'intérêts très précis de chacun. Il est évident que seule une lecture suivie de cet ouvrage, espace éditorial méditerranéen et plurilingue, permet de mesurer vraiment la quantité d'éléments qu'il contient, de connaître l'état des recherches dans des domaines variées, d'obtenir des bases solides sur lesquelles dialogues, échanges, comparaisons, rapprochements sur les langues-cultures méditerranéennes peuvent être construits. Ce recueil est sans conteste un facteur de progression de la connaissance et d'enrichissement des *discours sur les langues dans l'aire méditerranéenne*.

Titre et références des contributions

- (1). « Métalangue et métalangage ou comment le latin hérita du grec ». pp. 11-16.
- (2). « Le discours sur la langue chez Raimon Vidal : La « *parladura de Lemosin* » et sa description dans *Les razos de trobar* ». pp. 17-27.
- (3). « Des langues au carrefour de l'histoire : à propos du dictionnaire trilingue (castillan, français, catalan) de Pere Lacavalleria ». pp. 29-40.
- (4). « Les langues et le français dans la *Méthode* de Jean Macé (1651) ». pp. 42-51.
- (5). « La *Questione della lingua* entre France et Italie au XVIIIe siècle ». pp. 53-66.
- (6). « Métalangage grammatical et discours du grammairien. L'exemple d'Henri Bonnard ». pp. 67-73.
- (7) « Problèmes conceptuels et méthodologiques d'une recherche en synchronie sur le catalan en contexte scolaire dus aux considérations historiques, dénominatives et représentatives des langues ». pp. 77-83.
- (8). « Les erreurs des élèves grecs en syntaxe de la langue grecque ancienne. Données de recherche. » pp. 85-89.
- (9). « Usage de la préposition « dans » dans un contexte de contact de langues (français/arabe, arabe standard et berbère) par un public d'étudiants algériens préparant une licence de FLE. » pp. 91-97.
- (10). « Problème numéro un de l'étymologie romane : aller, esp. Andar, etc. » pp. 101-106.
- (11). « Les mots d'origine latine ou sémitique dans l'arabe coranique et la production de concepts », pp. 107-122.
- (12). « Les emprunts albanais au français (le XXe siècle) », pp. 123-128.
- (13). « Vers des recherches sur le substrat tsigane du catalan gitan de France. », pp. 129-134.
- (14). « Deux langues romanes à la sauce anglaise. De l'anglo-américain en français et en espagnol », pp. 135-153.
- (15). « Contribution à l'étude de la néologie en espagnol péninsulaire contemporain », pp. 155-164.
- (16). « La doble frontera entre les llengües (social i territorial): El regne de València (Espanya) en els segles XV i XVI », pp. 167-180.
- (17). « Quelques caractéristiques del lengadocian mediterraneu », pp. 181-196.

- (18). «Discours et savoirs sur le français de Marseille», pp. 197-212.
- (19) « Henri Lefebvre (1901-1991) et les langues pyrénéennes », pp. 205-212.
- (20). « Une image polonaise de la langue française », pp. 213-222.
- (21). « El procés d'escripturització del català », pp. 225-230.
- (22). «El català llengua d'estat a l'edat mitjana», pp. 231-239.
- (23). «Le savoir et le discours linguistiques face aux changements de médias », pp. 241-249.
- (24). « Le fantôme de Pompeu Fabra. La norme fantasmée de l'occitan : mythes et réalités », pp. 251-259.
- (25). « Le grec moderne : langue pure ou langue naturelle », pp. 261-266.
- (26). « Le discours sur les normes graphiques en conflit dans les publications périodiques en langue d'oc : le cas de *La Cabreta* », pp. 267-278.
- (27). « Polyglossie et écriture romanesque au Cameroun : le cas de Patrice Nganang », pp. 281-290.
- (28). « Le discours de Pere Gimferrer sur la langue catalane », pp. 291-300.
- (29). « *Octubre vinatero, padre del buen enero*. Personificación de los meses en el calendario romance de refranes », pp. 303-319.
- (30). « Unitat i varietat de l'antroponímia nord-catalana del segle XIV a través d'un foli del fogatge incomplet de 1369 », pp. 321-328.
- (31). « Etude comparative de la symbolique animale dans les expressions familières en arabe et dans les langues romanes de la Méditerranée », pp.329-340.
- (32). « Le vin chez les arabes », pp. 341-350.

Notes

¹ Colloque "Discours et savoirs sur les langues, ancien(ne)s et modernes, dans l'aire méditerranéenne", organisé à Béziers (19-20-21 octobre 2006) par le Laboratoire DIPRALA (EA 739), en collaboration avec le Laboratoire ETOILL (EA 3020), avec le soutien du Pôle Universitaire européen de Montpellier et du Languedoc-Roussillon et de la Communauté d'agglomération de Béziers Méditerranée.

² Teddy Arnavielle (éd.), Robert Lafont (Préface), L'Harmattan, Coll. Langue et Parole.